

1.1 Pourquoi choisir Cuba ?

Choisir Cuba, c'est choisir de vivre dans un paradoxe permanent. L'île est splendide, vibrante, pleine d'humanité, mais coincée dans une réalité économique et politique d'un autre âge. Ce n'est pas un décor figé de carte postale, c'est un système sous perfusion depuis des décennies, qui continue de tenir debout par une sorte d'instinct collectif de survie. L'embargo américain, toujours actif et renforcé, ne se ressent pas seulement dans les discours politiques. Il te saute à la figure dès ton arrivée. Ce sont des stations-service vides, des rayons clairsemés, des cartes bancaires refusées sans explication. Ce sont des conteneurs bloqués au port parce qu'une banque tierce, installée à Miami ou à Francfort, refuse la transaction par peur de sanctions américaines.

Cette paralysie ne rend pas Cuba immobile, bien au contraire. Elle force le pays à danser sur un fil. Pour survivre, le gouvernement et les entreprises locales cultivent des alliances de circonstance avec la Russie, la Chine, le Venezuela, voire l'Iran. Ces partenariats n'ont rien d'un choix idéologique romantique : ils sont purement utilitaires. En échange d'un peu de pétrole ou de blé, Cuba offre des médecins, des ingénieurs, ou des votes diplomatiques dans les forums internationaux. Quand l'un de ces partenaires s'effondre, comme le Venezuela ces dernières années, c'est tout un pan de l'économie cubaine qui vacille.

L'économie locale, justement, fonctionne sur une illusion comptable. Le peso cubain s'est effondré à un point tel qu'il n'est plus qu'une monnaie de transition, utile pour payer un taxi collectif ou une ration d'État, mais sans pouvoir d'achat réel. Le vrai nerf de la vie quotidienne, c'est la devise étrangère : dollars, euros, parfois même pesos mexicains ou canadiens. Les magasins officiels affichent des prix en monnaie étrangère, souvent hors de portée des salaires locaux. Si tu arrives avec un compte en euros ou une source de revenus externe, tu fais immédiatement partie d'une caste parallèle. Ce n'est pas une question de classe sociale, c'est une question de survie monétaire.

Vivre à Cuba, c'est donc vivre dans une économie duale. Le Cubain du quartier te parlera d'un litre d'huile comme d'un trésor, pendant que les résidents étrangers achètent des bouteilles d'importation dans des boutiques climatisées. Ce décalage permanent crée une tension invisible. Les sourires sont sincères, mais la frustration est sous-jacente. Elle nourrit la débrouille généralisée. Chaque jour, des milliers de Cubains jonglent entre le rationnement, les réseaux informels, et les cadeaux d'amis de l'étranger. C'est un équilibre précaire, mais incroyablement inventif.

Pour un expatrié, le coût de la vie dépend donc entièrement de son mode d'ancrage. Si tu veux vivre "comme un Cubain", tu vas apprendre la lenteur, l'attente, et le troc. Si tu veux vivre "comme un étranger", tu paieras tout au prix fort, loyers en devises, nourriture importée, transport privé. Le fossé entre les deux réalités est vertigineux. Louer un logement correct à La Havane peut coûter l'équivalent de plusieurs mois de salaire local. Et ne t'attends pas à signer un bail bien ficelé : la plupart des contrats sont verbaux, basés sur la confiance et la peur de la dénonciation.

Astuce de survie : quand tu loues, règle en espèces et demande toujours une copie du passeport du propriétaire. C'est ta seule preuve en cas de litige. À éviter : payer d'avance plusieurs mois, surtout sans témoin local. Les règles changent d'un jour à l'autre, et la notion de "recours légal" est, disons, théorique.

Le travail, quant à lui, n'a rien d'une source de stabilité. L'administration est lente, chaotique, souvent opaque. Obtenir un visa, une carte de résident ou même une autorisation temporaire peut prendre des semaines, voire des mois, sans garantie d'issue. Et le marché de l'emploi pour les étrangers est quasi inexistant : pas de salaires d'expat, pas de contrats clairs, pas de protection sociale. La plupart de ceux qui réussissent à travailler le font à distance, en ligne, avec des revenus extérieurs. C'est la seule manière de ne pas sombrer dans la même précarité que la population locale.

Astuce de survie : garde toujours un plan B en dehors du pays. Une source de revenus, un compte étranger, un contact fiable. Cuba récompense les débrouillards, mais broie les imprudents.

La vie quotidienne tourne alors autour d'un autre type de richesse : le réseau humain. C'est lui qui remplace les institutions défaillantes. Le voisin qui te trouve du pain, le cousin d'un ami qui répare ta clim, la coiffeuse qui t'indique quand la pharmacie reçoit des antibiotiques. À Cuba, tout fonctionne par relations. Pas de piston à l'européenne, mais un tissu invisible d'échanges et de loyautés. Si tu t'y intègres avec respect et générosité, tu gagnes un ancrage solide. Si tu tentes d'imposer tes méthodes ou ta logique occidentale, tu restes un touriste déguisé.

Le climat, lui, impose ses propres règles. Chaleur constante, humidité collante, et une saison des ouragans qui redéfinit le mot "prévoir". Quand le vent se lève, les coupures d'électricité deviennent quotidiennes. L'eau peut cesser de couler sans préavis. Et ton frigo, s'il n'est pas branché sur un groupe électrogène, devient une décoration inutile. La nature est belle, mais exigeante. Elle te force à ralentir.

Règle tacite : à Cuba, tout prend du temps, et tout ce qui fonctionne aujourd'hui peut tomber en panne demain. L'énergie, Internet, l'eau, rien n'est garanti. L'anticipation devient un art de vivre.

La connectivité est un autre combat. Internet reste cher, lent, et sous surveillance. Les coupures réseau sont fréquentes, les VPN indispensables. Les expatriés apprennent vite à télécharger leurs documents hors ligne, à utiliser les cafés d'hôtel pour leurs visioconférences, et à se méfier des applications locales. Cuba est une île, mais pas seulement géographiquement : elle est isolée numériquement du reste du monde.

Enfin, il faut comprendre la mentalité migratoire du pays. Cuba ne cherche pas à attirer les étrangers, sauf s'ils viennent dépenser. Le pays se vide de sa jeunesse, partie vers le Mexique ou la Floride, pendant que les visas pour les étrangers sont distribués au compte-gouttes. Ceux qui restent, Cubains comme expats, vivent dans une forme d'entre-deux : tolérés, jamais vraiment reconnus.

Et c'est peut-être ça, le cœur du choix. Cuba attire ceux qui cherchent à comprendre, pas ceux qui veulent fuir. Si tu cherches une vie stable, connectée, confortable, passe ton chemin. Si tu veux sentir ce que signifie réellement "vivre hors vitrine", Cuba t'ouvrira un monde à la fois rude et profondément humain. C'est un pays qui t'épuise, te teste, mais te rend lucide. Rien n'y est simple, mais tout y est vrai.

1.2 À quoi s'attendre concrètement

Si tu viens à Cuba avec une idée claire, laisse-la à l'aéroport. Ici, tout ce que tu crois "prévisible" devient mouvant dès ton arrivée. Les démarches administratives sont une épreuve d'endurance mentale, un mélange d'absurde et de théâtre. Pour ton visa, les délais varient selon le consul, la météo, et parfois l'humeur de la personne qui te reçoit. Tu peux avoir une réponse en quinze jours comme en trois mois, sans explication. Rien n'est standardisé, tout dépend de qui tu connais et du ton que tu emploies. Règle tacite : à Cuba, la patience n'est pas une vertu, c'est une arme.

Une fois sur place, trouver un logement n'a rien d'un parcours digital à la Airbnb. Les plateformes sont obsolètes, les annonces fausses, et les rares appartements corrects se négocient à voix basse, via un cousin, un voisin ou un ami d'un ami. Sans réseau, tu ne vois rien. Et même avec, il faut accepter une part de hasard : les logements sont rarement conformes aux photos, souvent meublés de bric et de broc, et le confort moderne reste un luxe. Astuce de survie : visite toujours le lieu de jour et pose des questions sur l'eau, l'électricité et le voisinage avant de poser tes valises.

Côté banque, l'expérience frôle la farce. Les étrangers font face à des obstacles kafkaïens. Ouvrir un compte relève du miracle bureaucratique, et transférer de l'argent depuis l'étranger peut virer à la mission impossible. Certaines banques étrangères refusent carrément toute opération liée à Cuba par peur des sanctions américaines. Résultat : le cash règne. Tu deviens ton propre distributeur. Les paiements électroniques marchent une fois sur deux, les cartes étrangères sont souvent rejetées, et quand une transaction passe, elle peut mettre trois jours à apparaître. Conseil d'initié : garde toujours deux monnaies sur toi, pesos et devises fortes, et ne mise jamais sur la cohérence du système bancaire local.

La santé, elle, illustre parfaitement la fracture entre deux mondes. Le système public fonctionne pour les Cubains, mais pour toi, étranger, tout dépendra de ta capacité à payer en devises. Il existe des hôpitaux pour étrangers, bien équipés, mais hors de prix. Le médecin de quartier sera chaleureux, compétent, mais impuissant face au manque de médicaments. Ce pays qui exporte ses médecins peine parfois à soigner les siens. Tu finiras par devenir ton propre pharmacien, traquant les antibiotiques et la paracétamol à travers ton réseau d'amis. À éviter : croire qu'une assurance santé européenne te suffira, ici, l'argent liquide ouvre les portes bien plus vite que n'importe quelle carte.

Côté revenus, Cuba ne connaît pas les “salaires d’expat”. Ici, personne ne te paiera pour ton simple statut d’étranger. Si tu veux vivre correctement, il te faut une source de revenus externe : télétravail, retraite, rente, ou un projet soutenu par des partenaires à l’étranger. Les produits basiques, importés, coûtent souvent plus cher qu’en Europe. Et quand ils apparaissent, c’est au compte-gouttes. Le café, le savon, l’huile, rien n’est garanti. Tu apprends à vivre dans une économie d’opportunité, à acheter quand il y en a, pas quand tu en as besoin.

L’administration cubaine, elle, semble sortie d’un manuel de résistance passive. Tout y est lent, opaque, changeant. Les lois existent, mais leur application dépend de l’interprétation locale. Un même dossier peut être refusé dans une province et accepté dans la suivante. Le texte officiel pèse moins que le contact humain. Ici, un sourire, un mot juste ou un cadeau symbolique valent plus qu’un tampon. Astuce de survie : garde toujours des copies papier, pas juste numériques, on te demandera souvent un document que personne n’a mentionné avant.

Ce décalage permanent s’étend au rapport culturel. Le temps, à Cuba, ne se compte pas en minutes mais en contextes. Le “tout de suite” peut signifier demain. Le “demain” peut devenir une semaine. Ce n’est pas de la mauvaise volonté, c’est un système de défense face à l’imprévisible. L’humour, omniprésent, sert à désamorcer la frustration collective. Les Cubains rient de tout, surtout de ce qui les écrase. Si tu ne comprends pas cette ironie de survie, tu risques de t’épuiser.

Sous la surface officielle, il y a des coûts invisibles que tu dois intégrer. Les paiements d’“accélération”, de petits billets glissés au bon moment, sont monnaie courante. On ne parle pas de corruption, mais d’un système d’“aides” tacitement admis. Les cadeaux, les services rendus, le troc : tout fonctionne par réciprocité. Tu payes parfois deux fois : une pour le service officiel, une autre pour qu’il soit réellement exécuté. Règle tacite : ici, tout se négocie avec du temps, de la bienveillance, ou un petit quelque chose à offrir.

Même les dépenses les plus simples ont des effets domino. Un plein d’essence dépend de la livraison du port, qui dépend de la disponibilité du fuel, qui dépend des accords avec le Venezuela. L’électricité saute, ton frigo se vide, tu dépenses à nouveau. La santé, l’énergie, le transport, tout est lié. Ces “coûts cachés” ne figurent dans aucun guide, mais ils déterminent ton quotidien.

L'intégration, elle, est trompeuse. Les Cubains t'accueillent à bras ouverts, t'invitent, te font danser, te nourrissent. C'est sincère, mais ce n'est pas une fusion. L'intégration sociale est rapide, mais souvent superficielle. Tu deviens un visage connu, pas un membre du groupe. Les cercles d'influence, politiques, économiques, administratifs, restent fermés. L'étranger, même respecté, reste toujours un invité.

Et pourtant, vivre ici, c'est apprendre à respirer autrement. Tu découvres une humanité brute, un sens de la solidarité que les pays riches ont perdu. Tu te rends compte que le confort n'est pas synonyme de paix intérieure, et que le chaos peut avoir sa logique. Cuba te teste sur ta capacité à lâcher prise. Ce pays n'a pas besoin de ton efficacité, il t'oblige à revoir ta définition du possible. Si tu acceptes cette lenteur, cette improvisation et cette chaleur humaine, tu finiras par t'y sentir vivant, pas à l'aise, mais lucide.

1.3 Aperçu culturel rapide

Cuba te force à repenser ce que veut dire “vivre ensemble”. Ici, la solidarité n’est pas une posture morale, c’est un réflexe de survie. Quand tout manque, on partage. Un œuf, une batterie, un mot d’encouragement. Les Cubains ont fait de la communauté un bouclier contre le vide. Tu verras des voisins veiller les enfants des autres, des familles prêter un ventilateur à ceux qui n’en ont plus, des repas improvisés à base de presque rien. Mais cette entraide a ses limites : elle naît de la nécessité, pas de l’idéalisme. Derrière la générosité, une fatigue latente s’installe. La débrouille est belle, mais elle épuise.

La méfiance envers les institutions, elle, s’est incrustée dans le quotidien comme une seconde peau. Les Cubains sourient quand ils parlent de “la loi”, mais personne n’y croit vraiment. On respecte l’État par réflexe, pas par conviction. Chacun sait qu’une règle peut changer du jour au lendemain, que les promesses officielles ne valent rien sans l’aval du réseau personnel. Tu verras des gens alignés pour des démarches absurdes, plaisantant à voix basse pour ne pas craquer. Règle tacite : l’humour ici n’est pas une distraction, c’est un bouclier contre le désespoir.

L’hospitalité cubaine est bien réelle, mais elle s’accompagne d’une prudence vieille comme la Révolution. Les sourires sont sincères, mais les confidences se gagnent. Tu peux être accueilli comme un frère à table et rester un étranger dans les discussions profondes. L’histoire du pays a enseigné la discrétion : on ne parle pas politique devant un inconnu, on ne dit jamais tout. Si tu veux comprendre Cuba, il faut écouter les silences.

La communication est une chorégraphie : gestes, voix, regards, sous-entendus. Les Cubains parlent fort, rient fort, mais ce n’est pas de l’agressivité. C’est leur façon de vivre dans un monde où la parole reste l’unique espace de liberté. Ils évitent le conflit frontal avec l’autorité, mais se moquent d’elle à mots couverts. Il faut apprendre à lire les doubles sens, les clins d’œil, les pauses avant les phrases importantes. Conseil d’initié : quand quelqu’un te dit “tranquilo”, ce n’est pas toujours une invitation à la paix, parfois, c’est un avertissement poli.

Le langage codé, omniprésent, est un art national. Les Cubains maîtrisent la litote mieux que n'importe quel diplomate. Ils te diront "on verra" pour dire "jamais", "c'est compliqué" pour "c'est dangereux", ou "ils sont en réunion" pour "il ne viendra pas". Ce jeu constant entre vérité et façade n'est pas de la duplicité : c'est de la survie linguistique. Dans un pays où trop parler peut nuire, il faut savoir suggérer sans dire.

La famille, elle, est la colonne vertébrale du pays. Pas seulement les parents et les enfants : les oncles, les tantes, les cousins, les voisins de palier, tout le monde fait partie du cercle. L'espace privé est une notion relative. Tu verras des portes ouvertes, des conversations sur les balcons, des repas partagés entre trois générations. Les femmes, souvent, tiennent ce système à bout de bras. Elles gèrent le foyer, le budget, les relations, parfois même les affaires informelles. Ce sont elles, les véritables stratèges de la survie. À éviter : sous-estimer leur rôle ou leur influence. À Cuba, ignorer une femme, c'est se couper du réseau.

La question LGBTQ+ reste ambivalente. Officiellement, Cuba affiche des progrès. Des lois existent, des marches sont autorisées, la tolérance progresse à La Havane. Mais dans les provinces, les mentalités restent marquées par la religion et la pudeur traditionnelle. Les jeunes générations sont plus ouvertes, mais le poids culturel demeure. Si tu fais partie de la communauté, tu trouveras ton espace, souvent dans les cercles artistiques ou intellectuels. Il faudra juste naviguer entre les zones d'ombre avec prudence et respect des codes implicites.

Entre la capitale et le reste du pays, le contraste est brutal. La Havane vit dans un autre rythme, nourrie par les devises, le tourisme et la culture. C'est le théâtre du possible : cafés branchés, musique live, Internet intermittent mais existant. À cent kilomètres de là, la campagne vit encore au tempo du XIXe siècle. Les routes sont défoncées, les commerces rares, mais la solidarité y est plus vraie. On t'offre un café avant même de te demander ton nom. Le confort est minimal, mais la dignité, immense.

Astuce de survie : si tu veux comprendre Cuba, passe du temps hors de La Havane. C'est là, dans les villages oubliés, que tu verras la véritable âme du pays, loin des façades touristiques et des slogans.

La culture cubaine, elle, bat au rythme de la musique. Salsa, rumba, son, reggaeton : peu importe le style, la musique est un langage collectif. Elle traverse les classes sociales et les idéologies. Ici, la musique ne s'écoute pas, elle se vit. Les corps dansent même quand les cœurs sont fatigués. Ce n'est pas une distraction, c'est une thérapie. Quand tout le reste échoue, il reste le rythme.

Le sport joue un rôle semblable : exutoire collectif, fierté nationale, outil de cohésion. Le baseball est une religion, le football un passe-temps, la boxe un art. Dans un pays où tant de choses échappent au contrôle des gens, le sport offre une illusion de maîtrise.

Et puis il y a le culte de la débrouille, véritable ADN cubain. Rien n'est jamais jeté, tout se transforme. Une pièce de voiture devient un ventilateur, un vieux frigo devient un meuble. Cette ingéniosité n'est pas un choix écologique, c'est un mode de résistance. Cuba est un pays qui survit à force de créativité. Conseil d'initié : si tu veux t'intégrer, ne montre jamais que tu te plains de ce qui manque, montre que tu sais faire avec ce qu'il y a.

Au fond, la culture cubaine n'est pas un décor, c'est une mécanique humaine complexe : fière, rusée, chaleureuse, épuisée. Elle t'accueille sans te promettre le confort. Elle te regarde droit dans les yeux, avec un sourire qui dit à la fois "bienvenue" et "tu n'as encore rien compris". Et c'est vrai : à Cuba, tu n'apprends pas en observant, tu apprends en t'y brûlant un peu.

1.4 Environnement politique et libertés

Cuba est une île où la politique ne se discute pas, elle s'infuse. Le pouvoir y est stable parce qu'il ne se partage pas : un seul parti, une seule ligne, une seule vérité officielle. Depuis plus de six décennies, la Révolution reste le socle du discours, même si, dans la pratique, elle s'est transformée en système de gestion du quotidien. Il n'y a pas d'alternance, pas de débat public réel, juste une série d'ajustements économiques présentés comme des "réformes". Le politique, lui, demeure figé. L'État évolue à la vitesse d'un convoi de mules, mais surveille à la vitesse d'une fibre optique.

Les Cubains ont appris à composer avec ça. Ils savent quand se taire, comment contourner, à qui parler. Ce n'est pas de la peur pure, c'est de l'habitude. La politique ne s'exprime pas, elle se devine dans les silences, dans les gestes, dans ce qu'on ne dit pas à table. Un étranger qui arrive avec son enthousiasme démocratique se heurte vite à une muraille de politesse. Les Cubains n'ont pas besoin de leçons sur la liberté : ils en mesurent la valeur à chaque conversation autocensurée. Règle tacite : ne parle jamais de politique si ton interlocuteur ne le fait pas en premier. Et même là, avance sur la pointe des mots.

Le système judiciaire est l'un des rouages les plus opaques du pays. La justice n'est pas indépendante : elle répond à la logique politique, pas à la logique du droit. Les procédures traînent, se perdent, réapparaissent quand on les oublie. Les verdicts sont souvent prévisibles, et les avocats ne sont pas là pour contester, mais pour faciliter. Tout le monde le sait, personne ne le dit. Les procès existent, mais rarement pour les causes qui comptent. C'est une justice de façade, où la lenteur sert de filtre. À éviter : croire qu'un recours légal est une solution. Ici, le bon sens pratique vaut mieux qu'un dossier bien ficelé.

L'espace des libertés publiques, lui, est strictement balisé. La liberté d'expression existe sur le papier, mais le papier ne parle pas. Les critiques du régime se paient cher : perte d'emploi, harcèlement administratif, ou simple disparition médiatique. La surveillance numérique est réelle, pas paranoïaque. Les téléphones, les réseaux sociaux, les e-mails : tout peut être consulté. Les VPN sont devenus une forme de respiration politique, un outil de survie mentale. Les Cubains les utilisent avec prudence, en sachant que chaque connexion peut être observée. L'autocensure est le sport national, exercé avec élégance et humour.

Dans ce climat, les médias ne jouent pas le rôle d'un contre-pouvoir. Ils servent à cadrer la narration collective. La télévision et la radio d'État dominant tout, les journaux sont uniformes, et les sites indépendants peinent à survivre. L'accès à l'information étrangère est filtré, lent, et souvent payant. Pour comprendre le monde, les Cubains passent par les réseaux privés, les échanges d'USB, les "paquets", ces compilations de films, séries et articles distribués hors ligne. Astuce de survie : si tu veux rester informé, connecte-toi tôt le matin, quand la bande passante tient encore, et télécharge tout ce que tu peux.

La corruption, ici, ne se présente pas en costume. Elle est diffuse, subtile, intégrée. Pas besoin de valises de billets : une faveur, un "merci" discret, une bouteille de rhum, un service rendu au bon moment. Les contournements sont souvent plus efficaces que les plaintes officielles. On ne "combat" pas la corruption, on l'utilise comme lubrifiant social. Ceux qui refusent d'y participer vivent dans une rigidité héroïque, mais marginale. Ce système n'est pas simplement autoritaire, il est profondément humain dans ses paradoxes. L'État veut tout contrôler, mais les gens ont appris à le contourner sans haine. C'est une dictature fatiguée, plus paternaliste que brutale, où le pouvoir préfère la surveillance au sang. Ce n'est pas une peur qui paralyse, c'est une prudence qui structure. Tu n'entendras jamais quelqu'un dire qu'il est "contre" le gouvernement. Mais écoute comment il parle du prix du pain, de la queue à la pharmacie, de l'électricité qui saute : c'est là que s'exprime la critique, déguisée en constat.

Conseil d'initié : à Cuba, la liberté ne se mesure pas à ce que tu peux dire, mais à ce que tu choisis de taire. La sagesse locale, c'est de savoir quand parler et quand sourire. Pour toi, expat, cela signifie vivre dans une bulle à géométrie variable. Tu es à la fois libre, parce que tu ne dépends pas directement du système, et observé, parce que tu fais partie des rares à avoir accès à l'extérieur. Ton comportement, ta façon de parler, les gens que tu fréquentes : tout est noté, pas forcément par malveillance, mais par réflexe collectif. Ce pays a survécu grâce au contrôle, et ce contrôle n'a pas disparu parce que les murs se sont éclaircis.

Et pourtant, malgré ce décor verrouillé, Cuba reste vivante. Les gens parlent, rient, débattent à voix basse. Les jeunes contournent les blocages numériques, les artistes glissent des critiques dans leurs œuvres, les intellectuels manient la métaphore comme une arme douce. La liberté existe ici, mais elle est souterraine. Elle ne s'affiche pas, elle se murmure. Et c'est ce murmure qui tient le pays debout.

Vivre à Cuba, c'est apprendre à respirer dans un espace contraint sans perdre ton souffle. Si tu veux comprendre la politique, regarde les sourires, pas les discours. Observe les files d'attente, pas les drapeaux. Le pays se dit dans ses silences. Et si tu veux y vivre en paix, respecte ces silences, ils valent plus que mille slogans.

1.5 Fractures internes et tensions

Sous la surface d'unité qu'affiche le discours officiel, Cuba est traversée par des fissures profondes. Le pays aime se présenter comme un modèle d'égalité, mais la réalité du quotidien est bien plus rugueuse. La ligne de fracture la plus visible, c'est celle des devises. Celui qui a accès à des dollars ou à des euros vit dans un monde parallèle à celui qui n'en a pas. Ce n'est pas seulement une question de pouvoir d'achat, c'est une différence d'existence. Dans les rues de La Havane, tu verras deux économies cohabiter sans se rencontrer : celle des magasins climatisés en devises, et celle des files d'attente devant les "bodegas" où les Cubains attendent leur ration mensuelle. Cette dualité structure tout : l'alimentation, la santé, la mobilité, la dignité.

Les professions liées au tourisme profitent d'un statut particulier. Les serveurs, chauffeurs, guides ou hôtesse gagnent en pourboires ce que les médecins et professeurs ne verront jamais. Un chirurgien peut gagner en un mois ce qu'un employé d'hôtel reçoit en une soirée. La société cubaine a intégré cette absurdité avec résignation. Le prestige ne nourrit plus, la débrouille oui. Astuce de survie : si tu veux comprendre le pays, regarde qui transporte les touristes et qui balaie les hôpitaux. Ce contraste raconte toute la hiérarchie invisible du système.

Cette fracture économique nourrit une autre, plus ancienne : celle de la couleur. Les Afro-descendants, surreprésentés dans la pauvreté, vivent souvent dans les quartiers les plus délabrés et les provinces les moins dotées. Le racisme institutionnel n'est jamais revendiqué, mais il transpire dans l'accès aux postes publics, aux opportunités et à la représentation médiatique. Le discours officiel affirme que la Révolution a effacé les inégalités raciales ; la rue, elle, dit autre chose. Dans les files d'attente, dans les transports, dans les prisons, la couleur reste un marqueur social.

Pourtant, le racisme ne s'exprime pas frontalement. Il prend des formes subtiles, parfois involontaires. Des blagues, des attitudes, des exclusions déguisées. Les Afro-Cubains ont appris à naviguer dans cette hypocrisie douce-amère, entre fierté et invisibilisation. Dans les temples de santería, les ancêtres africains sont honorés, mais dans les institutions, leur héritage reste relégué au folklore. Règle tacite : à Cuba, on peut vénérer l'Afrique sans lui reconnaître sa place.

L'urbanisation, elle aussi, a creusé des abîmes. La Havane, malgré sa décadence, aspire tout : les opportunités, les services, l'énergie. Les campagnes se vident, les villages vieillissent, les jeunes partent dès qu'ils le peuvent. Dans la capitale, les immeubles s'effritent, les toits s'effondrent, mais les loyers flambent. Des familles vivent dans des bâtiments fissurés, divisés en cubes de fortune, parfois sans eau courante. Tu entends souvent parler de "microbrigadas", ces groupes d'habitants qui réparent collectivement leurs immeubles parce que l'État ne le fait plus. Cuba se maintient à coups de plâtre et de volonté.

Astuce de survie : ne te fie jamais à la façade. Derrière un bâtiment décrépi, tu peux trouver une famille cultivée, un ancien professeur d'université ou un médecin reconverti en chauffeur de taxi. Le statut social, ici, n'a plus de lien avec la fonction.

L'exode interne vers La Havane a créé une tension sourde entre capitale et provinces. Ceux qui arrivent de l'Orient sont souvent perçus comme des intrus. Les cartes de rationnement, les adresses, les emplois : tout est plus difficile pour ceux qui viennent d'ailleurs. La capitale concentre les privilèges et les frustrations. C'est une ville magnétique et fatiguée, qui attire autant qu'elle rejette.

La religion, dans ce paysage fracturé, joue le rôle de refuge plus que de foi. Les Cubains ne prient pas toujours par croyance, mais pour trouver un sens. La santería, mélange de catholicisme et de traditions africaines, incarne cette adaptation : les dieux yorubas ont pris le visage des saints chrétiens pour survivre à la colonisation, puis au marxisme. Dans les maisons, les autels côtoient les portraits de Fidel. Ce n'est pas de l'incohérence, c'est du pragmatisme spirituel. Quand tout change sauf la précarité, la foi devient une stratégie de résistance.

Tu croiseras des tambours, des offrandes, des plumes et des colliers de couleurs qui racontent un pays où la religion n'est pas doctrine, mais lien. La spiritualité cubaine n'a rien de rigide : elle s'improvise, se partage, se transmet. Dans les zones rurales, on prie autant pour la pluie que pour un visa. Dieu, les orishas, les saints : tout le monde est sollicité, personne n'a le monopole du miracle.

Cette pluralité religieuse contraste avec la mémoire politique figée. La Révolution reste sacralisée, récit fondateur que l'on récite encore à l'école. Les statues, les slogans, les discours télévisés rappellent sans cesse le "grand récit" national. Mais la ferveur a laissé place à une lassitude tranquille. La désillusion n'est pas une rébellion : c'est une fatigue. Les jeunes écoutent les slogans comme on écoute une chanson qu'on ne croit plus.

Conseil d'initié : ne te moque jamais de la Révolution, même si tes interlocuteurs en rient eux-mêmes. La critique appartient aux Cubains, pas aux étrangers. Tu peux observer, questionner, mais garde une distance respectueuse. Ici, le passé est un fardeau qu'on porte avec fierté.

Sous cette couche d'histoire et de croyances, la plus grande tension de Cuba reste peut-être celle entre lucidité et loyauté. Les gens savent que le système ne marche plus, mais ils continuent de l'habiter, comme on vit dans une vieille maison fissurée. Parce qu'elle protège encore un peu, parce qu'on n'a pas mieux, parce qu'on s'y sent malgré tout chez soi. Cuba est un pays de contradictions tenaces : il ment pour survivre, il rit pour ne pas pleurer, il croit pour ne pas fuir. Et au milieu de ces fractures, une vérité s'impose, le pays tient debout, non pas grâce à son système, mais grâce à ceux qui, chaque jour, refusent de le laisser tomber.